


ROMAN

**KARIM AMELLAL**  
**Bleu Blanc Noir**



 *l'aube*



BLEU BLANC NOIR

La collection *Regards croisés*  
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2016  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-2001-8

Karim Amellal

# Bleu Blanc Noir

roman

*éditions de l'aube*

Du même auteur :

*Discriminez-moi. Enquête sur nos inégalités*, essai  
Flammarion, 2005

*Cités à comparaître*, roman  
Stock, 2006

*Chroniques d'une société annoncée*  
(avec le Collectif Qui Fait la France)  
Stock, 2007

*La France est ce que nous en faisons.  
Cette histoire n'est probablement pas la nôtre,  
mais elle pourrait bien nous arriver.*





*À mes parents.*



## PREMIÈRE PARTIE



## 1.

Les Anciens croyaient aux signes avant-coureurs d'une catastrophe : un amoncellement anormal de nuages dans le ciel et celui-ci qui vire brusquement au noir, au vert, au rouge, un froid glacial qui s'abat soudain sur les épaules, des escadrilles d'oiseaux qui s'ébranlent à tire-d'aile vers le soleil en mitraillant la terre de cris stridents, une lune mal ajustée, des étoiles incandescentes qui lacèrent l'obscurité. Plissant ainsi les yeux pour mieux embrasser l'horizon, une oreille collée au sol, écoutant le pouls du monde gronder dans son crâne, l'Ancien était selon certaines traditions ancestrales doté du pouvoir extraordinaire de lire le présent pour annoncer l'avenir.

Toutefois, ces vaticinations provenaient en général de vieillards édentés auxquels nous n'accordions plus aucun crédit. Cela faisait en effet belle lurette que ne croyions plus aux mythes ni à ce genre de balivernes pour révéler ce qu'il adviendrait. Les uns s'en remettaient à Dieu, les autres à la technologie, pour régler notre quotidien et préparer notre futur. Nous les imaginions tous deux infailibles et escomptions qu'ils sauraient pallier nos défaillances en nous oignant d'un brin de miséricorde.

Parfois cependant, dans des cas très circonscrits et des circonstances très atypiques, des réminiscences de ce passé lointain où les hommes interprétaient les signes que la nature gravait dans le ciel apparaissaient dans notre esprit,

bousculaient nos puissantes certitudes et nous donnaient du fil à retordre. Tels des funambules déséquilibrés, le vertige nous assaillait, notre confiance s'étiolait, et le cœur battant comme une grosse caisse, nous priions pour que tout rede-vienne normal, pour que ces signes disparaissent, pour que la catastrophe n'advienne pas.

Ce matin-là, tous les indices signalant l'occurrence d'une mauvaise journée étaient réunis. Le malaise d'un voyageur avait retardé le métro de plusieurs minutes. Dans la rame bondée de chair, de souffles et de transpiration, un joueur de tam-tam à la figure rafistolée nous avait honorés de ses assourdissantes percussions. Les messages de ma sœur s'accumulaient sur mon portable, formant un mille-feuille de reproches que fort courageusement je décidai d'ignorer. De surcroît, un sondage réalisé la veille révélait que 58 % des Français faisaient confiance au Parti National pour améliorer la sécurité des Français.

J'arrivai à la banque la tête remplie de choses à faire d'urgence, de coups de fil à passer, de mails à envoyer, et posai d'une main nonchalante mon exemplaire du *Globe* de la veille sur un coin de mon bureau, tout près de mon ordinateur portable professionnel. Visible à moitié seulement, la Une titrait sur la nouvelle carte des foyers de radicalisation que le gouvernement avait rendue publique : sur une carte de la France, des points plus ou moins imposants signalaient les lieux où l'islamisme progressait à vive allure. Cette géographie du terrorisme constituait la première étape du vaste « plan anti-radicalisation » que souhaitait mettre sur pied le gouvernement.

À peine assis, je vis Louise foncer sur moi comme une furie, un café dans une main et une liasse de documents dans l'autre. Comme nous, elle avait sûrement peu dormi, mais chez elle la fatigue était bien plus visible. Ses cheveux

châtain foncé tombaient comme des mikados sur ses clavicules saillantes. Ses yeux, creusés par de profonds cernes, ressemblaient aux cratères d'un volcan endormi depuis le Jurassique, qu'une importante couche d'eye-liner n'était pas parvenue à raviver. Pour couronner le tout, elle portait un tailleur noir qui tombait à la façon d'une bêche sur sa frêle carcasse. En quelques jours, le deal Sogeco l'avait ratiboisée.

En haut sur les écrans, replié derrière son pupitre, les cheveux noirs comme les plumes d'un corbeau, le président Martin Luxembourg venait d'annoncer à la télévision de nouvelles frappes aériennes contre Daesh en Libye et un renforcement du plan Vigipirate pour prévenir la menace terroriste. Dans la grande salle en effervescence, où le vacarme des claviers concurrençait le râle saccadé des machines à café, la voix monocorde du chef de l'État n'intéressait personne.

Louise me tendit la liasse que je saisis avant d'en survoler le contenu. Le temps que je vérifie quelques données importantes, elle avait déjà disparu. Je me tournai vers Yann, un collègue polytechnicien, beaucoup plus rapide que moi pour analyser ce genre de chiffres. Il regarda la page 3 du document et me le rendit quelques secondes plus tard avec un petit sourire satisfait :

« OK », lâcha-t-il.

Je pouvais continuer. Ce document était un « pitch », c'est-à-dire une proposition commerciale, qu'on envoyait à des clients potentiels pour les aviser qu'il y avait un coup formidable à faire – par exemple acheter une autre entreprise en difficulté pour une bouchée de pain ou bien céder à un bon prix l'un de leurs actifs pourris – et qu'il fallait pour cela nous prendre pour conseil et appliquer nos recommandations, dans leur meilleur intérêt bien sûr.

Depuis notre open space, j'apercevais par la fenêtre un bout de l'opéra et l'angle du boulevard des Italiens où se dresse

comme la proue majestueuse d'un galion le magasin Lancel, étendard du luxe national. Le ciel était bas et entièrement peint en gris, parfois mâtiné au loin de quelques touches plus foncées, signe d'un orage à venir. La veille, je n'avais pas eu le temps de beaucoup travailler, ce qui était embêtant car ce dossier était essentiel. Essentiel pour la banque, donc encore plus essentiel pour moi. Ce matin-là, Jean-Pierre Cron, le directeur général délégué, nous avait d'ailleurs fait venir, Iris, Javier, David et moi, pour nous rappeler à quel point tout cela était capital, à quel point les huiles comptaient sur nous, à Londres, à New York, à Paris, à quel point il allait falloir que l'on se démène pour conclure le deal.

Il est taillé pour vous, nous lança-t-il d'une voix claire et forte, parce que votre expertise de financement structuré représente une plus-value indiscutable. »

Aussitôt Javier, Iris, David et moi avions acquiescé, comme il convenait.

Jean-Pierre Cron, notre « N+2 », était un professionnel respecté qui, à la cinquantaine passée, avait gravi l'un après l'autre tous les échelons de la banque. Grand, un peu hiératique, il avait une moustache grise et une raie sur le côté qui lui donnaient un faux air de Jean Rochefort. Nous l'écouions chaque fois avec attention car ses paroles étaient rares, mais toujours tranchantes : Jean-Pierre Cron ne parlait pas pour ne rien dire. De sa voix aigre-douce, Iris lui demanda si le rendez-vous client était confirmé, juste pour savoir si la *deadline* risquait d'être modifiée ou non. Jean-Pierre Cron lui fit un grand sourire qui dévoila ses dents quelque peu jaunies par l'abus de tabac et lui répondit que oui, le rendez-vous client était maintenu, et qu'il ne devrait donc pas y avoir trop de changement dans les *deadlines*. Point. Iris et David parurent rassurés.

David travaillait en particulier sur le *fixed income*, l'une des dimensions les plus ardues du dossier, et il ne cessait



de nous dire, en off, qu'il avait besoin de beaucoup plus de temps pour décortiquer les centaines de tableaux et de chiffres qui lui permettraient de garantir un résultat « optimal ». David était l'un des meilleurs dans son domaine – un crack que la banque avait débauché à prix d'or de Crédit suisse au moment de la grande débâcle de 2008. Moitié canadien, moitié irlandais, il avait passé dix ans au Crédit suisse à Genève, et deux ans à Londres. Lorsque nous sortîmes de la réunion avec Jean-Pierre Cron, il jeta à Iris un regard éploré, qui lui renvoya un sourire où se mêlaient la fausse compassion et un brin de satisfaction.

Le monde de la finance m'avait attiré dès la fin de mes études. J'aimais son efficacité, son économie, le peu d'affect qui y altère les relations humaines, la rigueur des méthodes de travail et, par-dessus tout, son cosmopolitisme. Ou sa « diversité », comme on dirait aujourd'hui. Mais c'était vrai. Attirés par l'argent qui règne en maître absolu dans les salles de marché, les financiers n'avaient que faire de votre couleur de peau. La capacité à accroître des marges, à faire fructifier un capital, à prendre des risques, était la seule aune de la compétence. Le reste, votre gueule, votre prénom, votre religion ou encore votre milieu social, ça ne comptait pas. Pourvu que vous adhérez à la doctrine du métier qui consistait à maximiser le profit de la banque pour maximiser le vôtre par ricochet, vous pouviez être n'importe quoi, croire aux esprits ou à la magie noire, venir du désert de Gobi ou d'Uranus, cela n'avait aucune espèce d'importance. Ce monde-là reposait uniquement sur l'argent, lequel n'a comme chacun sait ni odeur ni couleur. Il est universel. La finance était universelle et le racisme y était un frein, un obstacle à la fluidité des transactions, une frontière qui n'avait pas lieu d'être, du moins là où le marché n'imposait pas d'être visible.

Depuis que j'étais entré dans cette carrière, j'y avais plutôt bien réussi. Je n'étais pas mauvais techniquement,

et avais une intuition du business supérieure à la moyenne. Mes études à Sciences Po achevées, j'avais réalisé quelques stages à Londres et à Paris, dans de grandes et prestigieuses banques d'affaires où l'on m'avait fait travailler comme un damné. Je n'avais compté ni les jours ni les nuits passés à décortiquer des bilans, à rédiger des synthèses, à me familiariser avec les outils informatiques nécessaires. Puis on m'embaucha rapidement dans la première banque d'investissement française. Je gravis les échelons à force de travail et de motivation : d'abord analyste, le premier grade, puis *associate*, vice-président et enfin directeur, ce qui n'avait pas dans une banque d'investissement le même sens que dans une grande entreprise ; nous n'étions pas tout-puissants. J'avais la responsabilité d'une équipe multi-secteurs avec un *coverage* sur la Zone euro. Je gagnais beaucoup d'argent, bien sûr, ce qui était la seule et unique incitation valable pour continuer à travailler à ce rythme infernal. Malgré la crise, nos salaires étaient restés à un très haut niveau. Pour être honnête, ils avaient même augmenté substantiellement. Notre rémunération, en réalité, était divisée en deux parties : la partie fixe et une partie variable, le bonus, qui dépendait des résultats de la banque, mais aussi des résultats que nous réalisions dans notre département. Autrement dit, par un effet de ricochet, si je faisais gagner beaucoup d'argent à la banque, j'en gagnais beaucoup également.

Travailler dans une grande banque internationale m'avait préservé, jusque-là, des affres de la situation domestique. En dépit de la crise de 2008 qui avait laissé pas mal de séquelles, les marchés financiers se portaient bien. Quelques heurts avaient beau survenir de temps à autre, ils n'étaient qu'épisodiques et ne remettaient pas en cause les fondamentaux du secteur. Le spectre des faillites en série, d'un collapsus global du système, était derrière nous. Nous ne nous inquiétions plus. Le pire avait été évité. Partout en Europe, les

banques recapitalisées se portaient comme des charmes et continuaient de s'engraisser, souvent sur le dos des États qui n'y voyaient que du feu, ou craignaient trop qu'un nouveau drame ne surgisse. La France ne faisait pas exception. Notre banque, comme toutes celles de quelque importance, avait bénéficié à fond des subsides du Trésor. Au moment de la crise, malgré notre formidable richesse, on décida en haut lieu que pour éviter une catastrophe, à l'instar de ce qui était arrivé aux États-Unis, il fallait prendre des précautions. Celles-ci consistèrent à nous reverser une partie des impôts payés par les Français – qui étaient loin de se douter qu'ils pussent ainsi financer... des banques ! Toujours est-il que nous sortîmes de la tempête dans laquelle, à vrai dire, nous n'entrâmes jamais vraiment. Plusieurs années plus tard, les indicateurs macroéconomiques de la France étaient en berne mais le moral des banques, étroitement corrélé à leurs profits, n'avait jamais été aussi haut. J'avais donc pleinement profité de cet entrelacs de circonstances.

Le ciel bavant de gris commençait à faire dégringoler sur Paris sa misérable pluie fine. Je faisais tranquillement une pause dans la salle de repos, les yeux rivés sur la grande baie vitrée, légèrement teintée, qui surplombe l'avenue de l'Opéra, lorsque Louise apparut, tel un bateau ivre, dans l'embrasure de la porte. Cette fois-ci, elle m'évita avec prudence et fila se faire un café à l'aide de la nouvelle machine Nespresso, rutilante comme un bolide de luxe, arrivée la veille. Plus rapide et plus silencieuse que l'ancienne qui couinait comme un cochon qu'on égorge, avec des capsules plates et des tas de parfums exotiques, elle faisait la joie du personnel qui se précipitait pour en extraire le divin suc caféiné.

Louise était au même niveau hiérarchique que moi et nous prêtait main-forte sur le dossier Sogeco, un montage compliqué dont nous venions de découvrir que beaucoup d'actifs semblaient plombés, ce qui remettait en cause

l'ensemble du deal. Elle semblait préoccupée. Ses mains tremblaient, et tandis qu'elle insérait la capsule dans la fente de la machine, elle ne put retenir un gémissement qui me fit froid dans le dos. Je savais que son sort était scellé et que, si ce deal ne se concluait pas favorablement, elle devrait quitter la banque. Louise avait tout donné pour sa carrière, sacrifié une grosse partie de sa vie privée, divorcé, élevé seule son enfant. Elle appartenait à cette génération de femmes conquérantes qui se pensent indestructibles, convaincues qu'elles peuvent mener de front une carrière extrêmement exigeante et une vie de famille accomplie, mais qui hélas s'effondrent en cours de route, pour différentes raisons. Pour Louise, c'était à cause de son caractère, de son tempérament : elle était trop stressée, n'avait pas assez de recul sur les choses, sur son travail. Chaque fois qu'une difficulté survenait, elle avait tendance à se ronger les sangs et à perdre ses moyens. Or dans notre métier, ce manque d'assurance était dévastateur.

Je sentis néanmoins qu'il y avait autre chose cette fois-ci. Son visage était tordu en une grimace effrayante, tout droit sortie d'un tableau de Jérôme Bosch. Je décidai de lui parler. Elle m'accueillit en ébauchant un maigre sourire que ses lèvres renoncèrent à achever. Je lui demandai ce qui n'allait pas. Elle me lança un regard gonflé d'inquiétude qui dissimulait mal la peur qui sourdait, tapie comme une bête aux aguets et qu'elle s'efforçait de garder en elle, de ne pas laisser bondir au-dehors. Sa bouche était entrouverte mais il n'en sortait pas un seul mot... juste un souffle tiède au fond duquel traînait un vieux parfum de chlorophylle. Puis des larmes jaillirent de ses paupières, d'abord petites, mignonnes, ruisselant en file indienne sur ses joues un peu rouges, mais qui bientôt gonflèrent comme des ballons, des montgolfières humides s'extirpant de leur lit et déferlant sur sa peau.

Après un bref instant d'hésitation, je fis ce que je n'avais jamais fait auparavant sur mon lieu de travail : je la pris dans mes bras. J'eus l'impression d'étreindre un moineau blessé. Une sensation étrange, à l'opposé des comportements virils auxquels nous étions habitués. Dans notre monde, on ne pleurait pas. Dans notre monde étaient proscrites toutes les marques traditionnelles de faiblesse qui caractérisent la vraie vie, en bas, dehors. Nous étions priés de laisser à la porte de la banque tous ces petits affects qui atteignent les gens normaux. En finance, on n'éprouve pas de peine. La souffrance, les remords et la pitié sont interdits. Ça empeste la faiblesse. Dans ce monde-là, on se doit d'être métalliques, automatiques, efficaces comme des machines. C'est-à-dire forts. Les plus forts. Ce qui arrivait à Louise était par conséquent non seulement inhabituel mais, d'une certaine manière, déplacé. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle se défit de mon étreinte, et réalisant toute l'incongruité de son attitude, détourna son visage. Je m'écartai un peu. Quand elle eut fini d'éponger les larmiches qui faisaient dégouliner son mascara, elle revint vers moi et, d'une traite, déurgita ces quelques mots qui étranglaient son estomac : « Je peux te parler ? » La mine toujours défaite, l'air affligé mais comme illuminée par ma réponse positive, elle me tira par la manche et m'entraîna dans la rue. Plein de compassion, je la suivis sans rechigner. Sur le chemin d'un café situé à quelques enjambées du bureau, je songeai que son empressement était étrange, d'autant que nous n'avions jamais été vraiment proches... même si je sentais depuis longtemps qu'elle en pinçait un peu pour moi. Cela n'était pas réciproque et j'avais toujours marqué à son égard une certaine distance, teintée d'indifférence. Malgré cela, Louise m'avait choisi, moi, et lorsque sur le seuil du café elle se mit à gémir, étouffant du mieux qu'elle pouvait ses bruyants sanglots, mais pas trop non plus pour que je prenne bien la mesure de son état,

j'eus bien conscience de mettre le doigt dans l'engrenage de la détresse, et celle-ci me commandait de l'aider. Je m'y employai de mon mieux et dissimulai comme je le pus mon profond désintéret.

Après que nous nous fûmes assis, Louise m'annonça bille en tête que, vraiment, elle n'était pas du tout raciste, et même qu'elle détestait les racistes, et qu'il ne fallait surtout pas que je pense qu'elle l'était ou que ce qui lui était arrivé avait un quelconque lien avec une forme, même atténuée, de racisme. Elle n'était vraiment pas raciste, me répéta-t-elle. Je hochai la tête comme si c'était une évidence. Bien sûr qu'elle n'était pas raciste : quelle drôle d'idée ! À peu près rassurée par la garantie de compréhension que mon hochement de tête venait d'exprimer, elle se mit à dérouler son histoire.

Quelques jours auparavant, elle était sortie avec des copines dans un bar de la rue de Lappes, vers Bastille. Elles enquillaient tranquillement des mojitos en matant les beaux mecs lorsque l'un d'eux vint s'asseoir avec elles. Il avait une belle gueule, il était sympa comme tout. Louise commença à se dire, pourquoi pas ? Les autres, mariées, n'étaient pas vraiment intéressées. Tout se déroulait à la perfection. Le type paya des tournées et dit à Louise, en route vers l'ivresse, qu'il aimerait danser avec elle. Elle se sentit flattée, à l'aise avec lui. Elle le trouvait charmant avec ses cheveux bruns, son teint hâlé, ses grands yeux noirs et ses belles épaules robustes. Il l'attirait. Elle voulait bien danser... mais il n'y avait pas de musique dans ce bar. Ses copines étaient crevées, elles voulaient rentrer. Pourquoi ne pas rester un peu plus longtemps ? Le beau gosse l'emmena dans un autre bar, puis un autre et encore un autre. Louise se sentait de moins en moins bien, pleine à ras bord de mojitos qui n'allaient pas tarder à déborder. Elle se laissait embrasser, toucher, peloter. Le type savait y faire. Et puis il

était beau, si beau, murmura-t-elle, effrayée par son propre souffle. Elle poursuivit, en battant des paupières de temps à autre, comme pour mieux se remémorer les scènes. Quand elle fut bien à point, c'est-à-dire totalement saoule, il lui proposa de rentrer. À ce moment-là, confessa-t-elle, elle n'était déjà plus tout à fait consciente. Ils prirent un taxi et allèrent chez elle. Là, ils burent encore – surtout elle – du vin, de la vodka, elle ne se souvenait plus très bien. Toute cette partie-là était floue. En tout cas, il coucha avec elle et se tira sans un mot. Du moins ne s'en souvenait-elle pas. C'est ainsi qu'elle fut « violée ». « Par un musulman », murmura-t-elle à la fin, livide ; mais comme si elle avait un peu honte, tout de même, elle rectifia tout de suite : « Je ne sais pas s'il était musulman, mais il avait l'air arabe. » Puis elle leva vers moi ses yeux gonflés par l'émotion, cligna plusieurs fois de suite de façon irrégulière et sa bouche se crispa un bref instant, comme fouettée par un nerf, avant de revenir à son état initial.

Quand elle eut achevé sa pénible plainte, elle se mit à pleurer (enfin) au diapason du ciel qui se soulageait, lui aussi, de son crachin pisseux. Elle avait eu si peur, si peur, répéta-t-elle, car cet affreux type aurait pu lui infliger davantage, la torturer par exemple, ou même la tuer. Je l'observai : ses traits rongés par les larmes qui ourlaient ses cils, ses lèvres qui enflaient presque à vue d'œil, et j'eus pour elle encore plus de commisération. « Tu n'es pas musulman, toi, hein ? » me lança-t-elle alors, soudain inquiète, comme si la brume qui obscurcissait son esprit se dissipait peu à peu et qu'elle commençait seulement à reprendre conscience du fait que je portais un prénom assez connoté. Ses sourcils se froncèrent pendant que, quelque part dans les méandres de son cerveau, l'idée continuait à faire son chemin : « Enfin, tu vois ce que je veux dire : pas comme... ça, quoi, hein ? » La seule réponse qui me parut adéquate, à ce moment-là,

fut de la prendre encore dans mes bras pour qu'elle refrène son chagrin. « J'ai eu si peur », gémit-elle au creux de mon épaule tandis que j'humais malgré moi l'odeur un peu forte de son cuir chevelu.

Pendant que je la serrais ainsi, sa tête sous mon menton, son cœur tapotant mon abdomen, je songeai que Louise était l'ultime et très anecdotique manifestation en date de cette sensation ténue, diffuse, que j'éprouvais depuis des mois sans que j'en connusse encore précisément l'origine, sans que j'en ressentisse même la douleur, mais qui était là, tapie sous les pores de ma peau, comme l'un de ces parasites terrifiants que l'on attrape en se baignant et qui pénètrent imperceptiblement dans votre corps, se nichent dans quelque recoin confortable et attendent, sans rien troubler, dans le silence et l'immobilité les plus absolus, le bon moment pour bondir et tout dévaster.

Jusque-là, tout allait plutôt bien. J'étais *formellement* bien : j'avais une copine, un appartement, un boulot qui me plaisait, je vivais au cœur de Paris, je gagnais bien ma vie ; j'aimais ma vie. Jusque-là, les malheurs de l'existence m'avaient épargné. Bien sûr, je savais que tout cela, tel un château de cartes construit dans l'embrasure d'une porte, était fragile, précaire ; que n'importe quoi, à tout instant, pouvait survenir qui réduirait à néant ce que j'avais réalisé – ma « réussite ». Et ce courant d'air, je le guettais chaque minute ; j'anticipais sa venue, le désastre qu'il provoquerait et, le plus important, la réponse que j'apporterais.

Je n'avais jamais pensé, pourtant, que ce courant d'air proviendrait de *là*, c'est-à-dire de Louise, de son histoire inepte, de cette insignifiante déconvenue qui lui était arrivée, tandis que je serrais contre moi son corps tiédasse et que je sentais à travers le fin tissu de son tailleur noir la pointe dure de ses tétons. Mais pas de doute : elle était bien la détonation que je redoutais.



Il m'apparut avec de plus en plus de netteté, comme un fruit dont on frotte la prune, que quelque chose en France était en train de se briser, qu'un « truc » ne collait plus dans le tableau. En surface, tout semblait normal; la vie – la mienne, les nôtres – se déroulait comme des bobines de câbles en acier, à peine bousculées par le cours des événements, lesquels survenaient sans attenter de façon définitive à rien, comme si nous étions protégés par un indestructible bouclier, ou bien dotés d'une formidable capacité de résilience que rien ne pouvait durablement perturber. Mais ce n'était là qu'une illusion, dont je commençais seulement à entrevoir l'étendue. Car au fond – et il suffisait de se pencher légèrement, en se tenant sur la pointe des pieds, pour y voir plus clair – s'annonçait un affrontement terrible, d'une violence considérable, qui opposait non pas deux, mais d'innombrables camps, chacun retranché derrière ses tertres, ses monticules, ses fortifications, et qui fourbissait ses armes. Or, dans cette guerre épouvantable, il me semblait que j'étais à la fois le bourreau et la victime.

C'est ainsi que tout commença.



## 2.

Agnès était plongée dans la lecture d'un épais livre intitulé *Le monde à l'envers. Pouvoir féminin et communauté des femmes en Grèce ancienne*, écrit par un professeur à l'université Columbia à New York. Ses longs cheveux blond vénitien étaient noués dans un chignon que fixait un Criterium à pointe fine. Elle portait un de mes vieux tee-shirts, un mauve de la marque Banana Republic, déchiré au niveau de l'aisselle droite. Lorsque je m'approchai d'elle pour l'embrasser, elle releva à peine la tête, trop concentrée pour se laisser distraire. L'origine de la gynécocratie – le pouvoir des femmes – la préoccupait manifestement plus que ma présence. Au bout de quelques instants planté à côté d'elle, elle m'adressa enfin un bref sourire auquel mes lèvres répondirent d'une manière plus prolongée, mais qu'elle interrompit en produisant une sorte de grognement qui signifiait que je l'importunais. Je me retirai dignement dans le salon de notre modeste deux-pièces où j'allumai la télévision et tombai sur Audrey Varpul. Avec Agnès, nous étions ensemble depuis trois ans.

La journaliste et présentatrice Audrey Varpul ne laissait personne indifférent, peut-être à cause de ses immenses lunettes mouche qui lui dévoraient le visage, ou du léger accent martiniquais qui chantait dans sa voix, ou peut-être en raison de sa peau mordorée qui détonnait dans le paysage audiovisuel national, aussi coloré que la banquise de notre terre Adélie. Sur la chaîne d'information en continu Télé-B,

elle interviewait chaque soir, avec sérieux et enthousiasme, des invités répartis autour de son plateau. Ce soir-là, il n'y avait que des hommes, trentenaires tout feu tout flamme, des « consultants en communication » que « l'ère du numérique » et « la révolution digitale » avaient propulsés sur le devant de la scène médiatique. Omniprésents sur toutes les chaînes, gonflés comme des oies de leur improbable compétence, ces experts déblatéraient sur tous les sujets, la chemise blanche ouverte jusqu'au nombril, la barbe de trois jours réglementaire et le visage aussi bronzé qu'un marin des mers du Sud. Tous parlaient bien, usant en général de mots savants et d'expressions sophistiquées pour assaisonner des raisonnements qui sonnaient creux comme les grosses caisses des fanfares municipales.

Ce jour-là, le débat était consacré à l'inexorable et fulgurante ascension de la formation politique conduite par Mireille Le Faecq, qui venait encore de remporter une victoire écrasante lors d'une législative partielle dans un coin perdu des Ardennes. Ce nouveau succès du Parti National, à quelques encablures de la présidentielle, avait suscité une vive émotion dans le Landerneau médiatique et, fort logiquement, Audrey Varpul et ses invités s'attelèrent à la dissection en direct du phénomène.

Sur le plateau, l'un des invités au brushing impeccable donna le ton en comparant l'ascension du Parti National à « l'invincible armada » de Philippe II qui, en 1588, avait pour dessein de conquérir l'Angleterre. Là où le vociférant expert faisait manifestement fausse route, c'est qu'il avait oublié que l'invincible armada avait été mise en déroute par la flotte anglaise commandée par Francis Drake. Bref, il se plantait complètement ; mais sur le plateau bouillonnant de propos aussi mous que des légumes dans une marmite de pot-au-feu, sa bévue passa inaperçue. Mireille Le Faecq, la présidente du Parti National, n'avait pas mené

directement campagne dans les Ardennes, rappelait un autre invité, un consultant spécialiste, lui, de « sémiologie et de communication anthro-po-numérique », sur un ton docte et condescendant. Elle n'y avait fait qu'une brève apparition, analysa-t-il en fronçant les sourcils, ce qui avait selon lui suffi à assurer la victoire de son candidat, un dénommé Michel Le Bas, un électricien âgé d'une trentaine d'années. Michel Le Bas avait, expliquait l'enseignant, le profil-type de cette nouvelle génération de politiques formés à l'école Mireille Le Faecq : issus d'une catégorie sociale modeste, souvent de la classe ouvrière, jeunes, dynamiques et sans langue de bois, ils étaient représentatifs de « la France qui souffre », ou encore de cette « majorité silencieuse » qui en avait assez de payer le prix fort d'une politique décidée « en haut » et qui avait « mené le pays à la déroute ». Mais surtout, Michel Le Bas et ses acolytes incarnaient à la perfection ces citoyens excédés par, dans le désordre, une « immigration massive et incontrôlée », le « terrorisme islamiste qui frappe à l'aveugle » et toute la litanie des innombrables problèmes que posaient un peu partout des gens qui « ne veulent pas s'intégrer », asséna-t-il. Pour le ci-devant sémiologue, c'était évident : « Michel Le Bas est l'expression vulgaire et populaire de cette France d'en bas et de la crise multiforme que traverse le pays depuis trente ans. » Puis il ajouta, avec une expression faussement contrite : « Le drame de ce parti, c'est qu'il banalise des idées racistes. » Audrey Varpul, l'extrémité de son stylo dans la bouche, ses lunettes comme des baies vitrées face à la caméra, approuvait sans ménagement. « Alors, comment les combattre ? » lança-t-elle à la hussarde à ses invités, avec une pointe d'énervement qui traduisait son point de vue personnel, lequel suintait à la surface du moindre de ses propos. Le premier consultant – celui au brushing – saisit la balle au bond et déclara que, dans le contexte actuel et compte tenu de l'absolue nullité des autres

responsables politiques, le Parti National gagnerait un jour le pouvoir. « C'est mécanique, comme je vous le dis », conclut-il d'une voix grave en fixant la caméra comme s'il voulait l'embrasser et, à travers elle, tous les téléspectateurs. « Tout à fait, rebondit l'autre expert, les cheveux mis en bataille dans une orchestration épique magistrale, mais ce n'est pas pour demain quand même : n'affolons donc pas les gens. » « Il faut un chef, c'est certain, tonitrua le troisième en guise de conclusion. Toutes les enquêtes d'opinion permettent d'établir avec certitude que les Français sont fatigués des partis traditionnels. Face aux attentats, à la violence aveugle qui se déchaîne dans nos rues, ils se disent prêts à essayer la manière forte. » Audrey Varpul, la mine soudain défaite, le ton maussade, enchaîna sur les informations. Malgré son sourire enjôleur, je dus la mettre en sourdine.

Chaque jour, fourbus et désenchantés, les yeux mi-clos au retour d'une nouvelle journée de labeur, nous nous gavions goulûment de ces putrides billevesées que chaque chaîne s'évertuait à nous resservir sous toutes les formes imaginables.

Agnès n'avait rien entendu. Elle ne regardait d'ailleurs jamais la télévision et considérait cet engin anachronique avec un souverain mépris. Elle était une intellectuelle, et la politique, Agnès ne la voyait pas comme un show télévisé mais comme une chose sérieuse, raffinée, qui soulevait de graves questions, lesquelles devaient être tranchées par des gens moralement élevés. Prompte à défendre le peuple, elle avait une conception tout aristocratique de la politique, peut-être en raison de sa culture hellénistique qui, des hauts murs de la Sorbonne, l'avait conduite sur les rivages platoniciens.

Agnès était évanescence. Elle dérivait comme un satellite au-dessus du monde et contemplant depuis son altitude les minuscules délinéaments de la terre avec un spatial

détachement. En ces temps de mélancolie nationale, elle avait fait siens les beaux vers de Baudelaire, son poète préféré après Anacréon, Ésope et Eschyle, qui pourfendait les « *miasmes morbides* ». Plongée dans ses antiques et fastidieuses lectures, Agnès ne prêtait pas attention au présent. Nos contingences matérielles, nos soucis conjoncturels et nos morosités passagères ne la concernaient que superficiellement. Non qu'elle s'en fichât, mais des années passées à étudier l'Antiquité grecque lui avaient donné une sorte de recul serein, de saine distance qui la faisait tout relativiser. Agnès vivait au temps du cosmos ; son horloge était celle des cités grecques ; ses repères se situaient du côté de l'Olympe. Elle visait l'ataraxie.

La tête nichée dans les étoiles, elle venait pourtant du creux de la France, d'une province rêche et belle, le Berry, où les arbres plongent loin leurs racines et où les gens sont d'aspect rude mais d'âme profonde. Ses parents étaient ce que l'on appelait naguère des bourgeois de province, et que nos nomenclatures administratives préfèrent désormais ranger dans la catégorie de la classe moyenne supérieure. Élève brillante, éduquée dans un milieu catholique, elle avait fait ses classes dans un lycée de bonnes sœurs à Châteauroux avant de rejoindre le lycée Pothier, à Orléans, réputé l'un des meilleurs de la région. Elle avait successivement franchi les différents grades du *cursus honorum* classique : hypokhâgne puis khâgne, qu'elle « cuba » pour enfin réussir le très prestigieux concours de l'École normale supérieure de Fontenay Saint-Cloud. De surcroît, et pour ne rien gâcher, elle était agrégée de lettres.

Je l'avais rencontrée rue d'Ulm lors d'une conférence sur l'orientalisme animée par le professeur Henry Laurens, du Collège de France, trois années auparavant. Je m'étais assis à côté d'elle, déjà captivé par ses longs cheveux blonds et une silhouette diaphane qui n'auraient pas déplu à Botticelli. Elle, en revanche, ne prêta pas un seul instant attention à

moi. Son visage était tendu en avant comme la pointe d'une sagaie, soutenu par sa main gauche accoudée à la table antédiluvienne de l'amphithéâtre. Elle semblait réagir en son for intérieur à un pan de l'analyse dont elle ne ratait pas un seul fragment ; de sa main droite, elle gribouillait des lignes de mots incompréhensibles sur un carnet à ressorts. Ce n'est qu'après la conférence, lorsque nous nous retrouvâmes dans la cour de l'École que, prenant mon courage à deux mains, je m'approchai d'elle. Elle était dans les vapes, scrutant des oiseaux dans le ciel ou quelque chose du genre. Elle était seule à ce moment-là, et c'était l'instant décisif. Je lui ai dit bonjour, arborant mon plus beau sourire, mais elle ne m'entendit pas. Je recommençai, cette fois un peu plus fort, et elle me vit enfin. Ainsi débuta notre histoire : dans la cour centrale de l'École normale supérieure, un matin de mai, dans un Paris en fleurs.

La tête pleine encore remplie des chiffres et des tableaux du dossier Sogeco, je repris mon zapping et tombai à présent sur l'émission « Mots fléchés », l'une des grand-messes du petit écran. Agnès lisait toujours, et en dépit d'une très forte envie de faire l'amour, je n'osais pas la déranger. La gynécocratie primait sur mes besoins virils.

Sur la chaîne centrale du service public, le présentateur Yves Calvette paraissait donner de la voix et agitait les mains comme des moulinets. Intrigué, j'augmentai le volume. Doté d'un nouvel appendice capillaire, Calvette parlait de l'islam comme un prêtre d'une maladie vénérienne : « Mais cet islam-là, qui nous vient de l'extérieur, de Syrie, des terroristes de Daesh, peut-on imaginer qu'il se fonde dans notre République ? » En face de lui, un type affublé d'un calot de prière souriait drôlement. Il se prétendait imam et s'exclamait, ruminait et vociférait avec force mouvements de bras. Un fort accent maghrébin imprégnait tellement ses propos qu'ils en devenaient



peu intelligibles. Lorsqu'il eut péniblement achevé ce qui aurait dû être une argumentation en faveur de la solubilité de l'islam dans la République, le ci-devant imam encalotté arbora une mine déconfitte qui fit éclater de rire Yves Calvette, et provoqua dans le studio l'hilarité générale. Du coup, la véhémence et l'exaltation du prétendu religieux s'éteignirent aussi vite que si l'on avait soufflé sur une bougie. Puis, reprenant ses esprits, Yves Calvette posa la même question à une jeune dirigeante du Parti National, la pimpante députée Émilie Le Faecq – cousine de la présidente du mouvement – qui, elle, débita son argumentaire sans coup férir, depuis la « prolifération » des terroristes musulmans jusqu'aux « minarets qui remplacent les clochers » en passant par la nourriture hallal dans les écoles. La menace djihad-salafiste et l'islamisation de l'Occident occupèrent naturellement une place de choix dans le débat. Tous tombèrent d'accord pour dire que notre pays n'était pas assez armé pour lutter contre ce péril vert et que des années d'impéritie nous avaient conduits à une déroute généralisée, en particulier sur le terrain sécuritaire. Là encore, le besoin de mesures fortes fut évoqué, ce qui n'allait pas sans l'arrivée d'un « véritable chef » au pouvoir. À l'évidence, ce ne pouvait être Martin Luxembourg, « qui est totalement nul », scanda Émilie Le Faecq. Sur le sujet djihadiste, l'ancien ministre socialiste de l'Intérieur Albert Lachard interrompit le bouillant Yves Calvette et ne manqua pas l'occasion de souligner, prenant exemple sur sa circonscription de Moselle, la « communautarisation insupportable » des immigrés qui, « il faut bien l'avouer », gagnait du terrain. Pour Lachard, le PS était devenu « sourd, muet et aveugle » face à l'islam et à ses insupportables dérivées. La jeune et fringante dirigeante du Parti National buvait du petit-lait. Lorsque Yves Calvette conclut en disant que la question de l'islam était

naturellement l'un des enjeux cruciaux de cette campagne présidentielle, tous les invités approuvèrent à l'unisson. J'éteignis la télévision.

Agnès s'était endormie. Je lui ôtai délicatement le livre des mains et le posai sur la table de chevet. J'avais encore envie d'elle mais je résistai. Elle vint se blottir contre moi et j'emmêlai mes doigts dans ses délicats cheveux blonds en consultant mes mails. Comme à l'accoutumée à cette heure déjà avancée, plus d'une dizaine étaient d'ordre professionnel. Je les lus l'un après l'autre, consciencieusement : ils concernaient tous le deal Sogeco. Peu à peu, à mesure que je prenais connaissance des dernières nouvelles, le rythme de mon cœur s'accéléra, mes tempes se mirent à battre, je sentis mon sang filer à toute allure dans mes artères. J'étais tendu comme un ressort. Les messages provenaient surtout de David et d'Iris, qui m'alertaient sur un nouveau risque afférent au client, un risque de crédit qu'ils n'avaient pas décelé jusque-là. En bref : une partie des dettes de l'entreprise, dissimulées dans un paradis fiscal, n'avaient encore jamais été décelées. Leur découverte alourdissait considérablement le passif et, au total, l'entreprise ciblée pour le rachat n'était plus du tout aussi intéressante qu'on ne l'avait pensé au début. C'était une découverte majeure et un risque grave qui, clairement, remettaient le projet en cause. Dans l'un de ses mails, Iris annonçait qu'il était même possible que les dettes soient encore plus importantes que ce qu'ils avaient découvert jusque-là. Si tel était le cas, le deal était condamné à mort et nous pouvions dire adieu à notre bonus – et moi au poste que je briguais. Le visage blafard et moustachu de Jean-Pierre Cron percuta mes pensées à ce moment-là, tandis que mes doigts s'étaient assez sérieusement emberlificotés dans la chevelure d'Agnès qui, du reste, commençait à ronfler.

J'examinai en détail le visage d'Agnès, angélique. Sa peau d'albâtre m'excitait toujours autant. Sa bouche légè-

rement entrouverte me donnait envie de l'embrasser. Cela s'était construit peu à peu mais j'étais maintenant à peu près convaincu que nous étions faits l'un pour l'autre. Je n'avais pas toujours pensé ainsi. Quelques années auparavant, je n'estimais pas « qu'être avec quelqu'un », c'est-à-dire entretenir une relation sérieuse, fut quelque chose qui pût me correspondre. Je ne concevais l'amour que dans des rencontres brèves, furtives, sous forme d'aventures. Au début de ma relation avec Agnès, je ne pensais pas que notre histoire durerait. Nous étions si différents ! Elle détestait ce que je faisais, méprisait profondément la finance, abhorrait le capitalisme et tout ce qui le caractérise. Pour elle, juchée sur son Olympe, nous autres banquiers, hommes d'entreprises, étions de vulgaires philistins. Son univers était fait de rêves et d'idéaux, de douceur et de nobles principes là où le mien empestait la bestialité, le sang et la sueur.

Lors de nos premiers rendez-vous, je m'étais efforcé de présenter un visage plus en phase avec ses réalités. Nous parlions de littérature, de philosophie, de science politique, des grandes femmes et des grands hommes qui marquèrent l'Histoire, et je fouillais dans les lambris de ma mémoire pour décrocher quelques-uns de ces souvenirs qui me permirent de faire bonne figure. Elle m'interrogeait avec curiosité sur ma famille et mon pays d'origine, son histoire et ce qu'il était en train de devenir. D'habitude peu loquace sur ces sujets que je considérais comme intimes, je n'hésitais pas à me confier, à révéler moult détails, pour donner à ma personnalité un éclat supplémentaire. En revanche, sur ce que je faisais vraiment, sur les affres de mon métier, je restais muet comme une carpe. Bientôt, nous sortîmes ensemble et je finis par lui avouer ce que je faisais mais à mots couverts, en enjolivant, pour ne pas trop l'effaroucher. Lorsque nous dînions avec ses amis, je m'efforçais d'intellectualiser mon job, allant même jusqu'à lui attribuer une dimension éthique

qui, aujourd'hui, paraît bien dérisoire. Face à tous ces beaux esprits, je ne pouvais décemment pas dire que mon métier consistait à « faire de l'argent » ! Tout de même, nous étions à Paris... en France, où il n'est ni sain ni bienséant d'évoquer ces choses-là.

Politiquement, Agnès se situait à gauche, mais de cette gauche un peu éthérée, romantique, où Léon Blum fricotait avec Che Guevara sur les cimes boliviennes, discourant sur les vertus respectives du mariage et de l'amour libre ; une gauche de sentiments et d'utopies, pleine d'un humanisme béat qui ne s'était jamais colleté avec l'épreuve du réel. Par ses amitiés autant que ses sujets d'études, elle appartenait à ce cénacle de gens très cultivés qui, parce qu'ils n'ont jamais eu à souffrir de rien, ont le privilège de ne pas se soucier d'argent, d'en ignorer les bienfaits, le potentiel salvateur. Les gens comme moi incarnaient la perte de sens, une sorte de déréliction, la déshumanisation du monde et plein d'autres choses terribles.

Tout cela, cependant, ne nous intéressait plus beaucoup. Nous râ lions sans cesse contre l'aplatissement progressif du niveau de la politique. Nous fustigions l'opportunisme des politiciens, où qu'ils se situent d'ailleurs sur l'échiquier politique – ou ce qu'il en restait. Nous déplorions leurs foireuses combinaisons, leurs minables arrangements et, généralement, leur absence totale de courage. La gauche, notre camp de base, nous révoltait par la médiocrité de ceux qui l'incarnaient et Martin Luxembourg, qui avait érigé la normalité en doctrine de gouvernement, apparaissait de plus en plus comme un pantin désarticulé, à l'image de son parti. Suscitant un vaste espoir lors de son élection, il s'était peu à peu assis sur son programme, ses promesses, ses engagements et jusqu'à ses valeurs, ouvrant grand la porte à toutes les marottes de la droite qu'il reprenait à son compte, sur le terrain économique aussi bien que sécuritaire. L'argent filait dans les poches des patrons sans que ceux-ci, gras comme des loches, remuent

le moindre orteil pour favoriser les embauches. Ils arguaient, les coquins, que dans un monde globalisé, ils se devaient de rester compétitifs. Désemparé, sans autre politique que celle qui consistait à faire pareil que tous les autres avant lui, le gouvernement continua donc de les engraisser.

« Êtes-vous encore socialiste ? » s'enquit un jour un pénétrant journaliste devant le président bonhomme. Ce dernier s'y prit à plusieurs fois pour répondre. « Je suis le président de tous les Français », essaya-t-il d'abord, bravache. Peu convaincu, le bouillant journaliste récidiva : « Êtes-vous de gauche, monsieur le président ? » Les bajoues de ce dernier s'empourprèrent sans que l'on sût au juste si c'était par gêne ou agacement. « Je suis fidèle à mes engagements, à mon parcours », baragouina-t-il alors sans convaincre le trépidant journaliste, qui s'entêta : « De gauche, monsieur le président, êtes-vous encore de gauche ? » Les cheveux aplatis sur le crâne comme une galette, les lèvres en cul-de-poule, Martin Luxembourg n'eut pas le temps de refaire tous ses calculs électoraux : « Hooof, de gauche, savez-vous ce que cela veut dire, aujourd'hui ? »

Aussi, comme beaucoup, nous nous retrouvions blasés, déçus, indifférents et, d'une certaine manière, incroyants. Nous suivions de loin les événements, toujours passifs, presque dégoûtés, en tout cas impuissants.

Les attentats de Paris furent pourtant un choc colossal. Toutes ces victimes parfaitement innocentes, parmi lesquelles nous aurions pu figurer, nous avaient effondrés. L'inhumanité de ceux qui nous avaient ainsi frappés, au cœur, dans nos murs, en bas de chez nous, était effroyable, absurde, insupportable. Nous avions marché avec les autres place de la République, une bougie à la main. Nous avions pleuré, longtemps, avec la foule ; nous avions hurlé notre douleur et brandi le drapeau tricolore souillé par ces salauds. Puis, une fois le terrible effroi dépassé, une fois l'émotion retombée, Agnès et moi espérions que cela aurait pu créer

une sorte d'électrochoc. Après cela, pensions-nous naïvement, la politique ne pourrait plus jamais être la même. La nation s'était rassemblée, des gens de partout communiaient ensemble par-delà leurs enracinements particuliers. Résultant d'un aussi grand malheur, il y avait de quoi être optimiste.

Hélas, les vieux réflexes reprirent vite le dessus. Et pire encore. L'angoisse boursoufla les consciences. La haine s'instilla un peu plus dans le tissu national. Rapidement, nous réapprîmes à nous détester. Dans ces circonstances, la montée en puissance du Parti National nous apparut comme une conséquence inévitable à laquelle nous devons nous résigner. D'ailleurs, le Parti National n'était que la partie émergée d'un colossal iceberg de peur rentrée, d'angoisse diffuse, de pessimisme chronique que tout le monde, nous compris, éprouvait depuis des décennies tant la classe politique, dans son ensemble, avait échoué lamentablement, depuis des décennies et sur tous les plans. Nous étions effrayés par les idées défendues par Mireille Le Faecq et ses acolytes mais nous n'avions plus aucune énergie, aucun espoir pour les combattre vraiment, autrement que par de vaines diatribes et de stériles vaticinations. Nous nous contentions donc d'assister au spectacle.

Dans cette vaste débandade qui avait emporté ces dernières années la droite et la gauche de concert, nous contemplions, amers et impuissants, le terrifiant spectacle de la normalisation de l'extrémisme dont nous étions malgré nous les agents propagateurs. Marcel Retour et Catherine Fourré, les chantres des néoréacs, nous semblaient les comédiens d'une farce de boulevard. Obnubilés par la question identitaire, et sans doute d'abord par leur propre complexe existentiel, ils rivalisaient d'anathèmes et de mépris face à tous ceux qui étaient susceptibles de gêner cette France éternelle, qui n'avait jamais existé. Penseurs

d'une nostalgie rance, ils vitupéraient contre l'anti-France en ne voyant pas qu'ils en faisaient partie. Face à cette fumisterie qui provenait des plus fangeux bas-fonds de notre histoire intellectuelle, nous restions médusés et démunis. Les coups de menton des hérauts de la droite identitaire ne nous faisaient plus ni chaud ni froid. Agnès se concentrait sur le passé, la tragédie grecque, les glorieuses figures de la démocratie athénienne, Solon, Périclès... Et moi sur mon avenir professionnel, ma promotion, les résultats matériels concrets que l'augmentation de mon bonus pourrait nous procurer, et de quelle manière il pourrait accroître notre bien-être.

L'appel de ma sœur interrompit mes divagations. Je le ratai et au bout de quelques secondes, un signal sonore m'invita à consulter ma messagerie. Lilia me tançait pour que j'aille voir nos parents au plus vite, et que je ne me défile pas. « T'as pas intérêt à me planter, cette fois ! » me mit-elle en garde. Je me sentis coupable de l'avoir fait les fois précédentes. Chaque fois, j'avais prétexté quelque chose – la banque, une obligation professionnelle, un rendez-vous important. La vérité, c'est que j'avais de moins en moins envie de retourner là-bas ; non chez mes parents, mais dans cette cité que j'avais quittée il y avait bien longtemps et qui m'apparaissait maintenant comme le bout du monde, peut-être même la fin du monde. J'avais honte d'éprouver cela et je m'efforçais du mieux que je pouvais de combattre ce sentiment stupide, où se mêlaient l'ennui et la paresse ainsi que, peut-être, une once de supériorité qui me conduisait à privilégier mes amis parisiens plutôt que de revenir en arrière, là où je ne voulais plus retourner.

En tout cas, cela faisait des semaines que je n'y étais pas allé et ma sœur m'en voulait terriblement. Les appeler ne suffisait plus. J'ignorais si Lilia me comprenait. Je n'avais d'ailleurs jamais abordé ce sujet avec elle ; je n'avais jamais

osé. Elle vivait en banlieue, à quelques encablures de chez eux, et ma vie de Parisien, de « bobo » comme elle disait pour m'agacer, ne l'intéressait pas plus que ça. Non pas que nous ne fussions pas très proches mais nous avions nos vies, différentes, parallèles, et chacun évitait de s'immiscer dans celle de l'autre. Elle était au courant pour Agnès, et moi je savais vaguement qu'elle avait eu une assez longue relation, qui s'était achevée quelques semaines auparavant. Elle ne m'avait jamais appelé pour m'en informer, ou pour me dire qu'elle était triste et qu'elle avait besoin de me parler. Nous nous donnions quelques nouvelles de loin en loin, et c'est tout. Parler de choses intimes, faire le point sur nos sentiments, c'était incongru. En revanche, Lilia me reprochait depuis un certain temps d'avoir pris de la distance, non par rapport à elle mais par rapport à nos parents, et cela ne lui plaisait pas ; au fond, ce qui nous unissait, quoi qu'il arrive, c'était eux, leur bien-être, leur sécurité, leur avenir, et voir que je m'en éloignais lui faisait de la peine.

J'envoyai un message à Lilia pour lui promettre que je viendrais le week-end prochain.